

Pelles-mêle

Agnès Hurstel Corrosive et lâchée, l'étoile montante du stand-up, qui cravache sur scène au pays du sexe et des ex, se révèle plus réfléchi et circonstanciée à la ville.



Les hommes ne savent plus très bien que faire de leur virilité ébréolée, hésitant entre rillettes et risette, mais le sexe reste un business dont les femmes se saisissent avec poigne et humour. Princesse du tam-tam médiatique, bombardée un peu malgré elle icône comique du «sexpowerment», Agnès Hurstel, 27 ans, est en passe de devenir une des reines du stand-up français. Copinant dans les faveurs de Blanche Gardin ou Marina Rollman, elle incarne avec une ardeur communicative l'actu du cul. Tous les jeudis soirs, dans sa cave «conviviale et humide», affublée du petit nom mignon de «Vaginou», elle balance des «zgeg, teub, chibre» à un public conquis. Ses cibles? Les ados aux errances pataudes et hormono-dépendantes, les start-uppers qui incubent la semaine et cuvent le week-end, les broussailleux du menton du XI^e arrondissement. Plongeant dans l'introspection et les évolutions sociétales en cours, l'audacieuse met en scène ses atavismes de prédatrice et s'approprie un binôme jadis réservé aux mâles: «Le cerveau nous sert à géolocaliser toutes les bites dynamiques disponibles du coin. Le sexe se charge du reste. Le mien pense que je suis en open relationship

avec tous les barbus plus ou moins sympathiques du canal Saint-Martin.» Pause. «Ouais, ça fait du monde.» Pause. «Mais j'ai du temps.» Sourire carnassier.

Sous terre, Hurstel scrute sa salle d'un œil torve. À l'air libre, la «Claude Lévi-Strauss de la teub» la joue velours. Le rire enfantin de l'élève brillante cascade et ricoche clair sur les parquets de l'Hôtel Bachaumont où on la retrouve. Devant un café

allongé quand les filles hype fouettent leur thé vert matcha, elle sourit de la presse féminine qui réitère régulièrement cette injonction: être soi-même. «Moi, je ne sais

pas qui je suis», avoue-t-elle réaliste. Au jean boy-friend des modeuses, elle préfère le slim de ses 15 ans. Raccords avec son pull piscine, ses iris trouvent un visage délicieusement suranné. Née à Toulouse, grandie dans le haussmannien parisien avec un détour par Londres et son lycée français, la jeune humoriste s'inquiète de son image de «grosse bourge». «J'ai une épée de Damoclès de conaissance au-dessus de ma tête», dit-elle dépitée. Vacances au Cap Ferret, cousinades, cakes aux olives, ses souvenirs fleurissent effectivement l'aisance insouciance. La nudité décontractée de ses parents, réservée il est vrai à la sphère

familiale, ajoute par chance une touche déjantée au tableau. Sa mère, «très blonde», bosse dans l'art et gère des ateliers d'artistes. Son père, «très juif», expert-comptable de formation, est aujourd'hui conseil en valeurs humaines et prône le rire en entreprise.

Au revers des punchlines, il y a d'abord un corps à cœur cabossé. À l'adolescence, une scoliose lui impose le corset et juggle sa passion pour la danse et le cirque. Prisonnière de son carcan, elle goûte au saumâtre de l'angoisse. Sept ans de thérapie et pas mal de Lexomil plus tard, la jeune femme semble avoir sublimé ses difficultés. Lors d'un atelier théâtre, on lui a tendu un micro. Elle a découvert le stand-up, terrain de jeu extraordinaire, friche sans décor, sans argent, mais riche en interactions. Phobique de la sclérose, elle tourne, écrit pour les autres, réécrit sans cesse son spectacle.

De ses racines juives, longtemps matière à réflexion, ne subsistent sur scène que des bribes incestueuses. Agnostique, elle a choisi de n'embrasser aucune religion. Elle croit en l'humour, à même de transcender le pire: abandon, humiliations adolescentes ou plans cul tristes à pleurer. Nostalgique de la gymnastique intellectuelle de ses années de prépa littéraire, elle pioche avec gourmandise dans sa bibliothèque, *Portnoy et son complexe* de Philip Roth, *Mon chien stupide* de John Fante ou des BD cul, pour le concept de l'idée-vignette. Volontiers décalée, elle s'évite le consensuel. À la série *Stranger Things* que tout le monde adulte, elle préfère *I Love Dick* ou *Smilf*. On pourrait l'imaginer insoumise, elle a voté deux fois Macron, s'enthousiasme pour Brigitte et «tous ces petits jeunes qui ont l'air tellement brillants».

5 septembre 1990

Naissance à Toulouse.

2004 1^{ère} pelle roulée.

2008 Bac à Londres.

2008-2010

Hypokhâgne, khâgne.

2016 Premier seule

en scène.

Jusqu'au 26 avril 2018

Agnès Hurstel (au

Sentier des Halles).

Ennuyée d'avoir exploité sa courte histoire avec «Julien Moulas», ce premier des premiers si bien croqué sur scène, elle a encouragé le jeune homme à venir valider d'un rire son involontaire contribution. Aux dernières nouvelles, la place est restée vacante. Cette première pelle roulée lui permet aujourd'hui d'amasser... 150 euros par soirée. Classiquement rémunérée 1 000 euros par jour sur les plateaux ciné, elle se réjouit de son statut d'intermittente qui lui vaut l'indépendance financière. Kader Aoun, producteur de Norman ou Thomas VDB, la cornea depuis un an. Il souligne sa vision du monde à la fois politique et viscérale, une expression sans tabou, dans l'air du temps. Léa Frédeval, auteure, réalisatrice et amie, décrit une bossueuse, précise, jamais en retard. Et une performeuse hors normes: «Elle prend l'espace, on est obligé de la regarder, de l'écouter. Dans quatre ans, elle fait un Zénith!» Les copines d'antan, «à mi-chemin entre le troupeau de petites putes et Judas, mais Judas qui aurait ses premières règles», sont décidément bien loin...

Weinstein, et après? Féministe, Hurstel pense qu'ayant intégré tôt interdits et bonnes manières, les mâles de sa génération ont spontanément évolué vers des adultes moins importuns, et que #balancetonporc n'a pas bouleversé le paysage. Puis elle nuance: «On est tous un peu en détresse mais ce n'est pas grave. Il faut verbaliser et avancer. Déculpabiliser les femmes.» Un temps serveuse à l'Hôtel Amour, «la meilleure école de comédie», elle a pu observer l'impact de la minijupe sur les clients. A appris à manier sourire et distance pour «éloigner les dégoutants tout en ne passant pas à côté des 40 euros de pourboire». Son expérience de vendeuse dans le prêt-à-porter lui a permis de constater qu'aucune femme ne s'aimait vraiment. Que se flageller en se plantant blafarde devant un miroir dépressif était une constante féminine.

En couple depuis deux ans avec un post-producteur son, elle voudrait instaurer deux minutes de roulage de galoche par jour pour tous et milite pour le droit au retour de la mauvaise baise. Phrase dont les trois propositions sont évidemment indépendantes. Elle a abandonné la boxe thaï, puisé suffisamment profond dans le yoga pour moquer gentiment la discipline. Surtout elle a avoué à *Madame Figaro* un comble de l'érotisme daté au carbone, des fruits trempés dans du chocolat. Ce qui la fout mal, avouons-le, pour qui parle éjaculation faciale sur scène... ▶

Par **NATHALIE ROULLIER**
Photo **FRED KIHN**